



Neil McWilliam, Catherine Méneux et Julie Ramos (dir.)
Catherine Fraixe, Estelle Thibault, Bertrand Tillier et Pierre Vaisse (éd.)

L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre Anthologie de textes sources

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Philibert Audebrand, *Exposition universelle de l'industrie. L'art appliqué à la vie intime*, 1856

DOI : 10.4000/books.inha.5421

Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, PUR

Lieu d'édition : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, PUR

Année d'édition : 2014

Date de mise en ligne : 5 décembre 2017

Collection : Sources

ISBN électronique : 9782917902868



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

Philibert Audebrand, *Exposition universelle de l'industrie. L'art appliqué à la vie intime*, 1856 In : *L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre : Anthologie de textes sources* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2014 (généré le 11 janvier 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/5421>>. ISBN : 9782917902868. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.5421>.

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2021.

Philibert Audebrand, *Exposition universelle de l'industrie. L'art appliqué à la vie intime*, 1856

Introduction par Jean-François Luneau

Après 1848, alors que d'ardents « zéloteurs de l'art pour l'art » comme Théophile Gautier se convertissent au progrès pour chanter « les nouveaux besoins enfantés par la civilisation », cette « foule de nouveaux objets et de formes imprévues que l'art n'a pas eu le temps d'idéaliser » (GAUTIER 1848), un critique peu connu, Philibert Audebrand (1815-1906), journaliste et romancier, annonce que « la théorie aimable mais trop peu solide de l'art pour l'art a fait son temps ». Cependant, le texte enregistre aussi la mutation de la « grande théorie de l'utilité en toute chose » : à l'utilité morale de l'art, exigée par la critique saint-simonienne ou fouriériste, et qui ne s'appliquait, finalement, qu'aux œuvres dotées d'un contenu iconographique, s'ajoute désormais une utilité « pratique ». Car « l'art appliqué à la vie intime », ce ne sont plus seulement les tableaux présentés aux Salons, mais aussi les meubles et objets de la vie quotidienne. Cette nouvelle acception de l'utilité de l'art est mise en scène dans une fiction issue d'un souvenir d'enfance de l'auteur : sa visite, en compagnie d'Achille Allier (1807-1836), du château de Meillant où, aux dires de l'écrivain bourbonnais, les constructeurs de la Renaissance ont trop « sacrifié le bien-être au coup d'œil », « vu le beau dans l'enveloppe [sans] avoir aucunement songé au contenu ». Mais Audebrand n'oublie pas que « auprès du Primatice se trouvait Benvenuto Cellini, qui venait, grâce au ciel, inaugurer la généalogie des artistes qui s'occupent de rendre la vie réelle aimable ». La Renaissance lui offre ainsi le modèle d'un art qui s'applique à la beauté comme à l'utilité ; il se garde cependant d'user de l'expression art utile. Ce modèle historique privilégié est aussi, vers 1830, celui d'Aimé Chenavard (1798-1838), ami proche d'Achille Allier, qui mit fin à la prépondérance du style néoclassique et fut également le premier à concevoir un musée consacré aux arts industriels.

Philibert AUDEBRAND, « Exposition universelle
de l'industrie. L'art appliqué à la vie intime »,
L'Artiste, 5^e série, t. XVI, 1856, p. 134-137.

- 1 En lisant ces admirables poètes grecs des temps orphiques, charmants esprits qui ne nous ont pas laissé leurs noms, mais qui nous ont légué des chefs-d'œuvre de six et de dix vers, j'ai rencontré ce dialogue.
- 2 CTÉSIAS. – Je suis sculpteur sur bois ; je fais courir le lierre et l'acanthé sur l'autel d'un dieu.
- 3 EUPHORRE. – Je vaudrais mieux que toi, je suis utile à l'homme ; je cisèle la coupe dans laquelle se rafraîchit le fils de Jupiter.
- 4 Il n'y a pas moins de trois mille ans peut-être que cette dispute a eu lieu entre deux artistes, sous les hêtres de la Thessalie, et le débat dure encore à l'heure qu'il est. « Êtes-vous un zélé de l'art pour l'art ? – Es-tu un partisan de la grande théorie de l'utilité en toute chose ? » Nous entendons à chaque instant ces paroles bourdonner autour de nos oreilles.
- 5 Il faut bien se résigner à le dire ; la théorie aimable mais trop peu solide de l'art pour l'art a fait son temps. Vers 1843 ou 1844 au plus, les trois vieilles sœurs filandières dévidaient le lin dont devait être formé son linceul. Ce que je dis là, est bien classique, mais, chose bizarre ! c'est en même temps d'un réalisme absolu. Qu'est-ce qu'un vers qui ne va pas diamétralement à la démonstration d'une vérité sociale ? Nul n'en fait plus ; Personne ne consentirait à en lire. Quelle figure ferait un tableau fait seulement pour recréer la vue, un notaire, un Baudouin ; une débauche de couleurs du temps de Louis XV ? Si nos peintres en font encore quelques-uns, par hasard, c'est pour ne pas manifester trop d'irrévérence vis-à-vis du passé, et je dirai presque afin de lui faire un dernier salut d'adieu. L'utilité ! la nécessité ! la vie intime ! la réalité inflexible et habillée d'une prose un peu rude ; mais que le temps limera prochainement, voilà, chers lecteurs ; le caractère dominant de l'époque où nous sommes.
- 6 Il y a bien longtemps, il y a une trentaine d'années, j'étais enfant, écolier insoumis, lorsque, par un jour de vacances, on me conduisit en Bourbonnais dans un merveilleux petit château élevé par François I^{er}, sur les dessins du Primatice, pour la plus blonde et la plus malheureuse des maîtresses du roi chevalier. La résidence datait donc du même âge que Chambord et Fontainebleau. Rien de plus plaisant à l'œil. À chaque pas, le génie de la Renaissance se révélait en prodiges que je ne comprenais pas encore, mais qui me frappaient néanmoins vivement. L'art pour l'art rayonnait de la toiture aux pavés, sur les rampes des escaliers ; dans les fenêtres ; le long des portes. Ce château dont je parle est plein d'enchantements extérieurs. Mais, en outrepassant le seuil, une autre surprise naissait, et celle-là n'était plus de la même nature que la première. Des portes disjointes, des croisées malsaines, des murs légers comme s'ils eussent été bâtis en nougat du Midi, des cheminées qui fumaient ; bref, un vaste et splendide taudis, mais un taudis royal dont le dernier prolétaire de Paris ne voudrait pas aujourd'hui. Et le Primatice avait passé par là, et la belle madame Françoise de Châteaubriant y avait aimé, pleuré, souffert et chanté ! et le vaillant Lautrec, son frère y avait bu du vin de Malvoisie dans un hanap d'argent pris sur les Sarrasins par les premiers chevaliers de l'île de Rhodes, et une longue dynastie de ducs s'y étaient éveillés à travers les âges ! mais comme j'entrais dans ce château, un jeune homme qui devait être célèbre un jour, un enfant de la génération de 1830, tout à la fois poète, dessinateur et archéologue,

Achille Allier, mélancoliquement assis dans un coin, analysait toutes ces opulentes misères. Je n'oublierai jamais ses gestes et l'expression de stupeur répandue sur ses traits.

- 7 « Oui, tout cela est splendide, disait-il, mais qui pourra compter les mille et un petits ennuis sociaux, intimes et cachés qui se sont déroulés dans cette demeure de prince ? Que de rhumes de cerveau, que de vents coulis, que de fluxions ! En hiver, pour rester même dix minutes dans cette chambre, il fallait jeter un arbre entier sur les chenets ; on brûlait une forêt par saison. La bise, en se plaignant par les hiatus de ces fenêtres, est aigre et discordante comme la musique anglaise quand on a l'impudeur d'en faire. Ô Primatice ! la belle madame de Châteaubriant a peut-être eu des rages de dents à cause de toi ! »
- 8 Il laissait en même temps tomber sa tête élégiaque entre ses bras, et il méditait.
- 9 Il reprochait sans doute mentalement, comme il l'a fait depuis par écrit, à ses adorables amis les artistes de la Renaissance d'avoir sacrifié le bien-être au coup d'œil. Il leur faisait un crime d'avoir vu le beau dans l'enveloppe et de n'avoir aucunement songé au contenu. Mais auprès du Primatice se trouvait Benvenuto Cellini, qui venait, grâce au ciel, inaugurer la généalogie des artistes qui s'occupent de rendre la vie réelle aimable. « Je fais des salières, je fais des coupes, je fais des couteaux, je fais des cure-dents. »
- 10 Pour en finir sur cet incident du château, et pour faire voir que ce pauvre Achille Allier avait raison et que le Primatice a eu tort, c'est que, pour le rendre habitable, M. le duc de Mortemart, son propriétaire actuel, a dû y dépenser trois millions, pas un sou de moins. Mais l'utilité y foisonne, mais la réalité bourgeoise y a sa place, mais la nécessité sociale y est admise, mais rien de ce qu'il faut à l'homme de 1855 n'y manque.
- 11 Plus nous irons, plus nous verrons qu'il en sera ainsi. C'est ce qu'a très bien compris un homme dont le nom fait autorité en Europe, en matière de confort ; j'ai nommé M. Tahan, celui de tous nos artistes industriels qui a donné à l'ébénisterie moderne et aux caprices de la tabletterie ces caractères si précieux d'utilité et d'agrément. Au palais de l'Industrie, où les produits de sa maison attirent justement les regards du critique et du promeneur, on ne sait à quel objet s'arrêter de préférence. Indépendamment des coffrets, nécessaires de voyage, etc., etc., qui ont une si grande réputation, M. Tahan a exposé une bibliothèque-étagère, commandée pour l'Empereur, un guéridon avec fleurs de porcelaine incrustées, une armoire sculptée, avec marqueterie en bois de couleur, une volière sculptée avec des fleurs et des poissons, un prie-Dieu du quinzième siècle, une jardinière en bois de rose et une jardinière rustique, qui passent avec raison pour des chefs-d'œuvre du genre.
- 12 Tant de meubles si merveilleusement exécutés à tous égards ne se sont pas improvisés sans le concours d'artistes et d'ouvriers distingués. M. Tahan, qui a promené sur cette série entière l'œil initiateur du maître, ne veut pas laisser ignorer le nom de ses coopérateurs. Ceux-là ont dessiné, ceux-ci ont taillé le thuya, le poirier, le citronnier et l'acajou ; les autres ont mêlé la porcelaine au bois ; tous ont apporté une part précieuse de collaboration à ces raffinements du luxe qui sont les décorations de l'existence intime. Au nombre de ces artistes, je citerai notamment MM. Salmson, Wilms, Cremer, Brandely, Dock, Fossey, Franco, etc., etc. Mais une mention particulière doit être faite en l'honneur de M. Eugène Cornu, jeune dessinateur qui n'en est plus à faire ses preuves, et qui arrive déjà à rivaliser avec les maîtres.

- 13 Dans la riche collection exhibée par M. Tahan, plusieurs objets et des plus marquants ont été dessinés par cet artiste. Ainsi, la bibliothèque-étagère dont nous avons déjà parlé a été imaginée par lui et exécutée sur ses coups de crayon. Il suffit de la fixer un instant pour se rendre compte du mérite si plein d'espérance de M. Eugène Cornu. Même observation pour la volière en noyer sculpté avec fleurs et poissons. Un détail en passant à ce sujet. L'artiste s'est particulièrement montré ingénieux par un incident qui dénote un profond instinct poétique. Il a voulu que la cage fût faite en vieux bois, avec quelques paquets de feuilles et de graines qui servent à la forme. Seulement les vases sont décorés d'une sculpture, partie en relief, partie en creux, dessinant une bête chimérique à tête de dragon, et dont le corps, s'enroulant en rinceaux et en fleurs chinoises, suffit à garnir tout le vase.
- 14 Il y aurait beaucoup à dire encore sur les autres œuvres de M. Eugène Cornu ; nous devrions nous étendre sur les jardinières et sur quelques autres spécialités de la maison Tahan ; mais le temps et l'espace nous obligent à une grande retenue. Par forme de compensation, L'ARTISTE est assez heureux pour reproduire un de ces dessins.
- 15 Madame de Sévigné, toujours très spirituelle mais encore plus bégueule, disait pis que pendre de beaucoup de choses dont nous raffolons. Cette illustre caillette faisait des épigrammes contre le café ; elle disait aussi du mal des pendules. « Je n'aime pas les pendules : il me semble, en les écoutant, que je vois hacher le temps. » Ce mot a passé pour fort joli ; on le cite encore à tout bout de champ, mais je ne vois pas qu'il ait fait grand tort aux pendules, qui deviennent, comme chacun le sait, un des accessoires les plus essentiels de l'ameublement actuel. Je ne pense pas d'ailleurs, quant à moi, que madame de Sévigné persistât dans sa rancune si elle mettait les pieds au palais de l'Industrie ; les pendules y sont en grand nombre. Il y en a de magnifiques, et parmi les plus belles, elle ne manquerait pas de distinguer, j'en suis sûr, celles qui sont exposées par MM. Lahoche et Pannier. Il est impossible que vous n'ayez pas remarqué surtout celle que surmonte un verre de cristal, et cette autre pendule en porcelaine dont la monture en bronze doré représente à sa base une scène de pêche.
- 16 Ce ne sont pas les seuls produits de cette maison. Vous savez de quelle estime MM. Lahoche et Pannier jouissent auprès des gens de goût et des connaisseurs pour tout ce qui concerne la céramique. Leur succès ne pourra que s'accroître par l'exhibition d'un grand vase bleu avec des mélanges brun-jaune, et sur lequel se détachent des grisailles qui donnent à ce vase un caractère tout artistique. On distingue aussi deux vases à fleurs en porcelaine tendre d'une forme très-élégante. On regrette qu'il n'ait pas été laissé assez d'espace aux chefs de cette maison pour exposer dans son entier un de ces services de table qu'ils excellent à mettre en relief ; mais ce qu'on ne peut voir au palais de l'Industrie, on le trouve au Palais-Royal, à l'Escalier de cristal.
- 17 « L'art entre partout, même dans la pelle et la pincette. » C'est ce que disait Schlegel. Pourquoi ne parlerions-nous pas d'un grand ustensile culinaire ? Henrion de Pansey a écrit que le monde appartiendrait un jour à la cuisine, tranchons le mot, au grand art de la gueule. On ne peut croire que ce doive être bien tard quand on aperçoit le principal produit de la maison Pauchet, dont le successeur est M. Lolley. Il s'agit d'un grand fourneau de cuisine en fonte, remarquable par ses combinaisons et son système, qui permet de faire la cuisine pour trois cents personnes à la fois. Ce fourneau, qui eût fait sourire Rabelais de bonheur, est d'un luxe inusité ; mais, se mariant bien avec l'économie, il n'a que deux mètres quarante centimètres de longueur. – Il ne faut pas

oublier que, pour donner raison à cette création, tous les grands établissements publics se fournissent dans la maison Lolley.

- 18 Ainsi le fourneau économique pouvant faire la cuisine à trois cents personnes à la fois obtient déjà une très grande vogue dans les pensionnats et collèges, dans les fabriques, dans tous les centres habités par une nombreuse agglomération. La Préfecture de police en a commandé plusieurs, qui fonctionnent chaque jour avec succès. – Mais quoi ! va-t-on dire, un fourneau économique, qu'est-ce donc de si rare ? – Lecteur, c'est la grande théorie du dîner économique, imaginé par Charles Fourier. Savez-vous bien que, grâce à ce fourneau, des milliers de villages pourraient économiser des millions en fait de temps et de combustible ? Mais j'entrerais à propos de cela dans les grandes questions qui ne sont pas de notre ressort ; je me contente de vous recommander le grand fourneau Lolley. Vous verrez, du reste, qu'on s'en occupera beaucoup dans un avenir prochain.

Lire le texte original

INDEX

Mots-clés : Agrément, Aménagements, Ameublement, Art, Art pour tous, Bonheur, Contribution au bien-être, Ctésias, Économie, Euphorre, Exposition, Fonction sociale, Goût, Industrie, Utilité

Thèmes : Art pour l'art, Art utile, Arts décoratifs, Luxe

Index géographique : Bourbonnais, Chambord, Europe, Fontainebleau, Malvoisie, Midi, Paris, Rhodes, Sarrasins, Thessalie

Index chronologique : Renaissance